

Petit-fils de Oartier, de l'âtre paternel  
N'éloigne plus tes pas : ailleurs est le déboire,  
Ici le doux repos, dans un jour de victoire  
Ici que tes martyrs moururent pleins de gloire,  
Pour sauver du fléau la patrie et l'autel.  
Soldat, ne laisse point ton drapeau sans défense ;  
Français, jusqu'au tombeau, sois digne de ta France,  
Et toujours souviens-toi qu'un vaillant laboureur,  
En sillonnant sa terre, y trouve le bonheur.

EDOUARD SEMPE.  
(L'Ordre.)

### La Semaine Sainte à Jérusalem.

Le lendemain, qui était le Jeudi Saint, on avait dressé, pour la circonstance, en face du tombeau du Sauveur, un autel tout étincelant d'or, d'argent et de pierres précieuses ; les ornements du révérendissime qui allait officier, et ceux des autres ministres sacrés, se faisaient, comme le dimanche précédent, remarquer encore par leur étonnante richesse. A l'heure de l'office, je me rendis au chœur, où je pris place en soutane parmi les religieux, qui me promirent de me passer un surplus au moment de la communion. Ce moment était cependant arrivé, et personne ne se mettait en frais de me venir en aide ; on m'avait sans doute oublié. Me priver du bonheur de communier à pareil jour, et dans une si belle circonstance, me parut un sacrifice au-dessus de mes forces. C'est pourquoi, me confiant en la bonté du Sauveur, j'attendis de lui seul la dispense de l'usage du vêtement prescrit à tout ecclésiastique, pour approcher de la table sainte, et m'avançai à la suite des autres, pour prendre part au banquet céleste. J'étais agenouillé devant le ministre sacré, et allais recevoir de sa main divine nourriture, lorsqu'une étoile vint soudain me tomber sur les épaules.

Après la messe, l'officiant, précédé de tout le clergé, tenant en main des cierges allumés, alla processionnellement déposer le saint sacrement dans le St. Sépulchre. Cette cérémonie fut touchante ; la circonstance du temps et du lieu était de nature à remuer puissamment le cœur. Le silence le plus profond régnait, en ce moment, dans la maison du Seigneur ; les Turcs, les Arabes et les Schismatiques, qui y étaient accourus en foule, gardaient l'attitude la plus respectueuse. Une seule voix y retentit : c'était celle du culte catholique ; elle seule, en ce beau jour, eut le droit de s'y faire entendre, à l'exclusion de celle des hétérodoxes, dont la Pâque ne tombe, cette année, qu'à la fin d'avril. Le nombre des catholiques malheureusement ne formait que la moindre partie des assistants, dont le plus grand nombre était composé de Schismatiques et de Musulmans ; ce qui cessera de surprendre quand on saura que Jérusalem ne contient que 300 catholiques environ, et que le chiffre des pèlerins de la même croyance qui s'y rendent à pareille époque, est presque nul.

L'église du St. Sépulchre devant se fermer après la cérémonie, pour ne s'ouvrir que le lendemain, je me déterminai à m'y renfermer avec MM. Bélanger, Franchini et Murrelli. Nous en fîmes la demande au révérendissime, qui s'y prêta de la meilleure grâce du monde.

A dîner, nous fûmes tous quatre admis à la table de la communauté, où chacun eut pour piance de la morue apprêtée à l'huile ; cette morue vient des bancs de Terre-neuve. Le mets était certainement bon ; il était même recherché, si l'on fait attention à la circonstance du jour où nous nous trouvions ; mais mon estomac incommode et revêche ne put malheureusement s'en accommoder. Un mot au révérendissime m'eut sans doute tiré d'affaire ; je crus cependant plus convenable de garder le silence ; la pensée de la grande semaine et des souffrances qu'y a endurées le Sauveur du monde, me fit agréer cette légère mortification sinon avec joie, du moins avec résignation.

Au sortir de table, un vénérable religieux, dont j'avais fait la connaissance au Caire, et que j'avais retrouvé à Jérusalem, où il m'avait devancé, le R. P. Antonio, visiteur des maisons de son ordre en Orient, me proposa de garder, à mon tour, le saint sacrement dans le St. Sépulchre. La proposition me souleva agréablement ; je m'empressai donc d'y souscrire. A une heure et demie, j'étais en adoration dans le tombeau de mon Sauveur, où pendant une heure entière, que j'eus le bonheur d'y passer, je donnai l'essor à mon âme, et m'abandonnai aux douces impressions dont m'inspirait la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu qui y a reposé après sa mort.

Une autre consolation m'attendait sur le Golgotha. M. Murrelli (1)

(1) Pour ne pas faire connaître la personne dont il est ici question j'ai à dessein altéré son nom.

qui m'y avait suivi, comme moi attentif à considérer ce qui se passait dans l'église, où la foule se pressait autour des saints lieux, m'ouvrant tout-à-coup son âme, se prit à me faire part des doutes auxquels il était en proie et contre la religion et contre son enseignement. Paris voltairien lui avait servi d'école ; la lecture des œuvres du coryphée de la philosophie lui avait tracé les fautes erronées qu'il suivait depuis plusieurs années ; la religion n'était à ses yeux qu'une fable, son chef suprême un imposteur, ses ministres subalternes autant d'agents de la déception. La discussion fut assez longue ; j'écoutais ses objections avec patience, et y répondais avec charité. Mes réponses lui parurent péremptoires ; elles furent pour lui une lumière, dont l'éclat commença à dissiper les ténèbres de son intellect. De nouveaux traits de lumière étant venus ajouter à la force des premiers, il finit par admettre la Divinité de Jésus-Christ, puis le dogme de l'autorité infallible de l'Eglise, enfin son droit à régler la foi de ses enfants. Content de l'avoir amené là, je voulus, comme pour assurer la victoire que la religion venait de remporter sur l'impie, lui faire faire, sur-le-champ, un acte solennel de foi en la Divinité du Christ et en l'autorité de son Epouse. Le prenant donc par le bras je le conduisis dans la chapelle du crucifiement, et là, après nous être agenouillés l'un et l'autre en face de l'autel, je formulai à voix haute un acte de foi, que je le priai de répéter après moi ; il m'obéit, et prononça mot pour mot les paroles qui tombaient de mes lèvres. Plus tard, près de la chapelle de Sainte Marie-Magdeleine, il me déclara que, résolu de rompre tous les obstacles qui pouvaient encore l'arrêter dans la voie du bien, il renonçait de cœur et d'esprit à la franc-maçonnerie et au carbonarisme, dont il était depuis longtemps partisan avoué. Je le menai, dans la soirée, à la cellule du P. visiteur, à qui je le contai, afin qu'il achevât sa conversion. Il est vrai qu'il lui fit quelques nouvelles objections contre la foi ; mais je remarquai, avec plaisir, que les réponses du R. Père, comme les miennes, produisaient leur effet. Fasse le ciel que cette œuvre, que le Golgotha a vu naître et grandir, soit cimentée par le sang adorable qui l'a autrefois arrosé !

Au sortir de la cellule du P. visiteur, j'allai avec mon neophyte faire les stations de l'église du St. Sépulchre ; il était alors onze heures et demie du soir. Ce fut dans cette visite que je pus voir de près l'endroit où fut planté l'arbre de la croix ; l'exiguïté du trou qu'on a pratiqué, tout vis-à-vis, dans le pavé qui le recouvre, ne me permit pas d'y passer le bras ; je m'en dédommageai, en y faisant descendre mon chapelet.

Le lendemain était le Vendredi Saint. Le désir de ne rien perdre de la touchante cérémonie qui devait avoir lieu, en ce jour, dans l'église du St. Sépulchre, m'y conduisit de bonne heure, avec mes compagnons. J'assistai, cette fois, en habit de chœur, à l'office, qui se fit dans la chapelle du crucifiement, à l'endroit même où Jésus fut attaché à la croix ; et la place que j'occupai, pendant toute la cérémonie, est précisément celle où il fut descendu de l'instrument de son supplice, et remis entre les bras de sa sainte mère. Ah ! c'est ici, cher ami, qu'il faut venir, pour apprendre à connaître ce que l'office du Vendredi Saint a de touchant ! Quel lieu que le Calvaire, pour remuer l'âme ! Et quel théâtre que celui où la plus sanglante des péripéties a reçu son accomplissement ! La passion y fut chantée par trois religieux, vêtus d'aubes ; leur chant grave et solennel était emprunté de cette harmonieuse tristesse qu'on éprouve, mais qu'on ne définit pas. Lorsqu'ils furent à cette partie de la cérémonie où Jésus est représenté en proie aux horreurs de l'agonie, et Marie défaillante d'ailliction à ses pieds, tous trois se turent, et allèrent ensemble se placer vis-à-vis le trou de la croix, où l'Historien chanta : *Et, inclinato capite, tradidit spiritum ; et, ayant baissé la tête, il rendit l'âme* ; mais de manière à amoindrir graduellement les sons de sa voix, jusqu'au mot *spiritum*, dont l'articulation étonnée n'arriva pas jusqu'à nos oreilles. Un morne silence suivit cette scène. L'impression fut des plus vives ; Jésus, épuisé de souffrances, avait remis son âme entre les mains de son Père !

Vint ensuite le chant des oraisons que l'église, en ce grand jour, adresse à Dieu pour tous ses membres, et même pour ses ennemis ; les Juifs n'y furent donc pas oubliés. Qu'il fit beau voir cette épouse, déseignée de la mort de son époux, se répandre, au lieu même de son supplice, en prières pour ses barbares meurtriers ! Le christianisme seul peut offrir de semblables traits de charité. Des Juifs, mêlés à la foule, en étaient témoins ; et ils tenaient encore leurs cœurs fermés à la grâce ! O Golgotha, ton rocher répéterait-il donc toujours ces effrayantes paroles : *Que son sang retombe sur nous et nos enfants !*

Après dîner, nous allâmes avec M. Franchini compléter la visite des saints lieux, que l'excursion du Jourdain avait interrompue. Nous commençâmes par la visite du palais d'Hérode, où Jésus fut mené par l'ordre de Pilate.